

Frères d'hiver
Ou un récit en devenir

Arash Mohtashami-Maali

Number 137, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41080ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mohtashami-Maali, A. (2007). Review of [*Frères d'hiver : ou un récit en devenir*]. *Liaison*, (137), 65–65.

Frères d'hiver, Ou un récit en devenir

ARASH MOHTASHAMI-MAALI



DEPUIS LES TRAGÉDIES GRECQUES à ce jour, la poésie et le théâtre ont été des frères siamois. Un grand nombre de pièces de théâtre ont été écrites en vers et des poèmes, en forme de dialogues de théâtre. Ainsi, si Shakespeare est connu essentiellement par le grand public pour ses pièces, il est aussi l'auteur d'un recueil de sonnets remarquables. García Lorca est reconnu avant tout pour sa poésie, mais ses pièces de théâtre sont également des délices (il a écrit 7 recueils de poésie et 16 pièces de théâtre). Ce croisement de formes entre les deux genres littéraires les plus anciens de l'histoire de la littérature mondiale est donc naturel. Dans son deuxième recueil de poésie, *Frères d'hiver*, Michel Ouellette, dramaturge franco-ontarien, dont l'œuvre théâtrale a déjà sa place dans le théâtre franco-ontarien, utilise un récit poétique dans un cadre théâtral discret mais présent!

Le recueil débute par une phrase qui reprend la forme et le style de didascalies dans les textes de théâtre: « Sur la table en inox, sous un drap blanc immaculé, comme sur la glace sous une couverture de neige. Paul est là. Il n'est plus. » (p.7). Le texte se termine par: « Plus j'écris ces poèmes, plus mes épaules me font mal/Atlas qui s'écrase/Mon corps cède /À la tentation de vivre/Arrêt d'écriture » (p.66); une fin brutale qui se substitue au mot *Rideau* à la fin des textes de théâtre. C'est sans doute le rapport stylistique le plus apparent aux autres écritures du poète dramaturge.

Tout au long de ce récit, le lecteur peut remarquer également des images ou des mots en lien avec le théâtre: « une mise en scène [...] Je tire sur les rideaux / Derrière les velours » (p.13), « derrière les guichets à guillotine » (p.21), « son visage est un masque tragique » (p.37), « la lumière artificielle » (p.50), etc. À travers ce décor dramatique, le lecteur découvre le récit: Pierre doit reconnaître à la morgue le corps de son frère cadet Paul (notons que dans la pièce de Ouellette, *French Town*, l'un des personnages principal se nomme Pierre-Paul), qui vient de mettre fin à sa vie sur un étang gelé. Un peu plus tard, dans le petit appartement du défunt, Pierre tombe sur un cahier violet et agrafé, intitulé: *Journal d'accompagnement*. Une collègue de Paul, Wendy, suit Pierre partout et l'observe. Pierre apprend que son frère a été amoureux de Wendy et lui a dédié une série de poèmes.

Tout ce cadre justifie donc les changements fréquents de mode de narration. Le personnage principal possède un monologue intérieur alors qu'un narrateur omniscient décrit Wendy; la lecture du *Journal d'accompagnement* par Pierre introduit un autre monologue et des poèmes adressés à Wendy (encore un autre type de narration). Ces variétés/ variations de styles qui ne gênent nullement la lecture (mais aident à faire avancer le récit à grand rythme) diversifient en même temps le point de vue sur l'histoire des deux frères. Ainsi, en moins de 66 pages, le lecteur les découvre dans

cette polyphonie rapide et saccadée sans pour autant saisir les deux personnages ni comprendre en profondeur la déchirure qui les sépare. L'intrigue se place vite: Pierre essaie de comprendre pourquoi son frère a mis fin à sa vie sur un étang. Cela est trop similaire à un accident qui a eu lieu pendant leur enfance. Un souvenir troublant hante Pierre et Paul: les deux frères jouent au hockey, la rondelle s'envole au loin, Pierre se fâche et envoie Paul chercher la rondelle... accident..., la glace cède et Paul tombe dans l'étang.

Pendant des années, les deux frères ne se fréquentent plus (sans que l'on apprenne pourquoi) et voilà que la mort de l'un les rapproche. Mais Pierre ne connaît plus son frère cadet (« J'ai perdu un être qui ne m'était plus cher » p.7). Tous les éléments sont là pour la fabrication d'un récit poignant: une tragédie ancienne, la rupture de la relation entre les deux frères, un amour mystérieux et unilatéral, une longue séparation, le remord du frère aîné devant la mort prématurée de son frère de sang, un être profondément perturbé qui met fin à sa vie... Si l'intrigue est parfaitement posée, elle n'avance plus. Le récit perd sa route ou se dilue dans la seconde partie du recueil où le lecteur ne trouve que les poèmes très médiocres de Paul, extraits de son journal. Des poèmes pastiches qui reprennent médiocrement le fameux poème d'Arthur Rimbaud, *Voyelles*, et ne nous apprennent que très peu sur le personnage de Paul, sa relation avec son frère aîné ou d'autres aspects du récit.

Étrangement, le style de tous les poèmes de Paul se rapproche du style des vers libres de la première partie consacrés au monologue intérieur de Pierre. Les mêmes jeux de mots malheureux et répétitions sonores maladroites se trouvent dans les deux sections: « la dépouille me dépouille. » (p.7), « Je n'ai plus faim. Je suis la fin » (p.25) ou « Tout est mieux qui finit vieux » (p.21), « le bouc démissionnaire » (p.42), etc. Ce rapprochement stylistique est peu justifié. Les deux frères ne se voient plus depuis au moins une décennie. Ils ont évolué, la structure de leur pensée a évolué. Le lecteur peut se demander s'ils jouaient à des jeux linguistiques de ce genre lorsqu'ils étaient petits, lorsqu'ils s'aimaient encore. Un autre mystère sans réponse. L'acte de l'écriture — qui crée pour les deux frères un lien étroit avec la mémoire et les souvenirs — constitue aussi un autre point commun entre les deux frères: « Après j'écrirai à mon tour, une prose en vers / [...] le souvenir de cette mort / Que je lirais pour mieux l'oublier » (p.38), pense Pierre.

Domage que ces souvenirs soient si peu partagés avec les lecteurs. Domage aussi qu'un récit, qui démarre avec autant de puissance et qui est si bien *mis en scène*, soit avorté dans des poèmes maladroits qui n'ajoutent que timidement des éléments flous à un récit qui a du mal à avancer. ■